



LANCEREAUX.  
TRAITÉ  
DU  
LA SYPHILIS

RC201  
!A3  
L3

FMBSH

RC 201

.13

L3

## SYNONYMIE

La syphilis est peut-être, de toutes les maladies, celle qui à l'origine a reçu les dénominations les plus nombreuses et les plus variées. Inconnue, lors de son apparition, dans ses causes, dans sa nature, dans son traitement, elle prêtait facilement à toutes les suppositions : aussi l'imagination des médecins et du peuple se donna libre carrière à son sujet. De là ces noms divers qui reflétaient ou les préoccupations scientifiques, ou les rivalités nationales, ou les superstitions populaires de l'époque.

Bon nombre de médecins, jaloux de repousser une calomnie et une erreur et de rester en dehors des animosités et de l'ignorance des masses, cherchèrent leur désignation, soit dans les causes, soit dans les symptômes du mal. Aux uns il parut que ce n'était qu'une forme de la lèpre asiatique, de là le nom d'*éléphantiasis* ; les autres y virent une affection cutanée déjà décrite par les Arabes, auxquels ils empruntèrent le terme de *sahafati*. Mais ce qui frappait surtout, c'était la ressemblance de la maladie nouvelle avec la petite vérole connue depuis le VI<sup>e</sup> siècle. Aussi les Français, pour l'en distinguer, l'appellent-ils *grosse vérole* ou *vairole* ; les Flamands et les Picards, *les poques* ; les Espagnols, *las bubas* ou *bwas*, ou *boas* ; les Génois, *lo male de le tavelle* ; les Toscans, *il malo delle bolle* ; les Lombards, *lo male delle bozzole* ; les Savoyards, *clavelée* ou *claveau* ; les Allemands, *grosse Blatter* ; d'autres, *grore*, *grande gorre*, *scorra pestilentialis*, *morbus pustularum*, *malæ pustulæ*, *gale pustuleuse*, *vésicules épidémiques*, *crystalline*. Les noms usités à Saint-Domingue rappelaient la même analogie : *guagnara*, *hipas*, *taybat*, *ycas*. L'influence des idées astrologiques donna lieu au mot *patursa* (*passio turpis saturnina*), maladie saturnine, parce qu'on en faisait remonter la cause à la conjonction de Saturne et de Mars. Le nom de *pelade* vint, dit Sauval, à cause du nombre de personnes qu'on vit tondues si joliment et sans rasoirs. J. de Béthencourt, médecin rouennais, adopta la dénomination de *maladie vénérienne* que Fernel après lui employa de préférence sous la forme latine de *lues venerea*. Fracastor avait déjà publié son poème dans lequel figure le berger Syphilis, destiné à devenir l'incarnation la plus durable du mal nouveau.

Telles furent les dénominations principales employées par les médecins et

chirurgiens du temps. Elles ne suffirent point : les rancunes nationales, les inimitiés politiques trouvèrent l'occasion de se satisfaire, et l'on s'imputa réciproquement l'introduction du fléau. Les Italiens, les Napolitains, l'appelèrent *mal francese, mala de Frantzozos*, désignation que s'empressèrent d'adopter les Allemands, *frantzosen, frantzosischen Pocken*. Les Anglais lui donnèrent le nom de *french pox*. De même, et avec tout autant de raison, les Français le nommèrent *mal de Naples*; les Flamands, *vérole espagnole, spaanse Pocken*; les Maures, *mal espagnol*; les Portugais, *mal castillan*; les Indiens, *mal des Portugais*; les Turcs, *mal des chrétiens*; les Persans, *mal des Turcs*; les Polonais, *mal des Allemands*; les Moscovites, *mal des Polonais*.

A ces noms, souvenir de vieilles haines, il reste à joindre, pour être complet, ceux que le vulgaire employait en certains pays et qui n'étaient que l'expression de ses croyances superstitieuses au point de vue de la guérison. Ainsi vit-on le *morbus novus* devenir chez les Allemands le *mal de saint Mévius* ou de *saint Main*; chez les Catalans et les Aragonais, le *mal de saint Sement*, et ailleurs le *mal de saint Job*, de *sainte Reine*, de *saint Evagre*, de *saint Roch*, etc.

Voici du reste comment un poète du temps, Jean Lemaire (1), rappelle dans son langage naïf cette multiplicité d'appellations :

Ne seut onc lui bailler propre nom  
Nul médecin, tant eut-il de renom.  
L'ung la voulut *Sahafati* nommer  
En Arabic; l'autre a peu estimer  
Que l'on doit dire en latin *Mentagra*;  
Mais le commun, quand il la rencontra,  
La nommoit *Gorre* ou la *Vérole grosse*,  
Qui n'espargnoit ne couronne, ne crosse;  
Pocques l'ont dit les Flamens et Picquarts.  
Le Mal françois la nomment les Lombarts.  
Si a encores d'autres noms plus de quatre,  
Les Allemands l'appellent grosse *Blatre*,  
Les Espagnols les *Bouëls* l'ont nommée :  
Et dit-on plus que la puissante armée  
Des fors François a grand peine et souffrance  
En Naples l'ont conquise et mise en France,  
Dont aucun d'eux le Souvenir la nomment,  
Et plusieurs faits sur ce comptent et somment.  
Les Savoyens la *Clavela* la disent :  
Delà comment plusieurs gens en devisent,  
Delà comment *Amour*, le jeune ivrongne,  
A fait aux gens grand honneur et vergongne.  
Et ne seet-on, pour ses cloux déclouër,

(1) Les trois comètes intitulées de *Cupido* et d'*Atropos*, dont le premier fut inventé par *Séraphin*, poète italien, le second et le tiers de l'invention de maître Jean Lemaire, 1525.

Bien bonnement a quel saint se vouer.  
Néanmoins aucuns, par grace souveraine,  
Ont imploré madame sainte Reine,  
Les autres ont eu recours a saint Job;  
Peu de guéris, en sont de morts beaucoup,  
Car règne a ce trez cruel tourment  
Par tout le monde universellement.

TRAITÉ  
DE  
LA SYPHILIS



PREMIÈRE PARTIE

HISTORIQUE

C'est en vain qu'on cherche dans l'antiquité une exposition dogmatique de la syphilis, elle ne s'y rencontre pas. Les premiers médecins qui donnèrent de ce mal une description un peu détaillée, contemporains de la fameuse épidémie de 1495, eurent à se demander si la maladie qu'ils avaient sous les yeux était ou non nouvelle, et, dès cette époque, deux opinions furent émises qui n'ont cessé d'avoir cours dans la science. La première fait naître la syphilis à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, la seconde lui attribue une origine beaucoup plus ancienne. Peu d'accord sur le lieu de naissance, les partisans de la doctrine de l'ancienneté considèrent la syphilis comme une espèce de lèpre, et l'appellent tantôt éléphantiasis (Seb. Aquilanus, Phil. Beroaldus), tantôt formica (Conr. Schellig, Gilinus), tantôt saphati (J. Widmann, Nat. Montesaurus, J. de Vigo, Sim. Pistor). Sydenham, Haller, Plenck, Thierry, Howard, veulent trouver dans les yaws et les pians la forme primitive de la syphilis, et signalent l'Afrique comme patrie de cette maladie dont on chercha aussi les premières traces chez les Maranes (Gruner). D'autres auteurs, tels que Swediaur et Beckmann, l'assimilant au feu persan, la font provenir des Indes orientales, tandis que Witzmann la fait naître en Dacie, au ii<sup>e</sup> siècle.

Cependant, lorsqu'il fut positivement établi que la syphilis avait pour point de départ l'acte vénérien, quelques savants cherchèrent à prouver que cette maladie existait dès l'antiquité la plus reculée; mais en même temps on inventa les contes les plus fantastiques sur son origine. On ne l'attribua plus, comme autrefois, à une constellation malheureuse: on chercha à la rattacher à la cohabitation d'une courtisane avec un lépreux, avec des bêtes et surtout avec des singes; enfin, à la cohabitation avec les Indiennes voluptueuses de l'Amérique; et ce fut précisément de cette dernière supposition que se forma en grande partie l'idée de la prétendue origine américaine de la syphilis, dont Astruc et Girtanner furent les principaux défenseurs.